

À la recherche de la mère perdue

Historia de un abrigo de Soledad Puértolas

EUGÉNIE ROMON

Doctorante, Université de Lille III

Dans son nouveau roman *Historia de un abrigo* (2005), Soledad Puértolas se sert de la fiction pour entreprendre une quête qui s'apparente à celle du texte *Con mi madre*. Essaie-t-elle de retrouver sa mère et l'amour pour l'écriture, la littérature, qu'elle lui avait donné alors qu'elles étaient toutes deux atteintes du typhus et qu'elles vivaient recluses, en quarantaine ?

Ce texte est une sorte d'éloge du souvenir, une mise en exergue de l'importance des détails dans la vie de chacun. Le narrateur y est multiple comme pour disparaître sous un texte riche, plein de souvenirs, plein de détails qui peuvent sembler futiles mais qui, justement, par cette apparente futilité, sont essentiels à l'équilibre des personnages. C'est une légèreté qui rassure, qui tranquillise.

Comme le titre l'indique, c'est – apparemment – l'histoire d'un manteau. . . Titre qui fait sourire de prime abord, ensuite qui intrigue. . . En effet il est surprenant qu'un manteau soit désigné comme le protagoniste principal d'un livre. Dès le titre, on comprend l'importance de ce manteau. Surtout pour Mar qui est le personnage à la recherche de cet « objet » générateur de récit. Proust avait sa madeleine, Mar a son manteau. Ce souvenir d'enfance rassure car il est le témoin du passé. Mar pense à sa mère et, dans son souvenir, elle porte le manteau égaré. Elle se demande alors ce qu'il a bien pu devenir et part sur ses traces comme pour récupérer un peu de sa mère qui lui manque tant.

Ce roman n'est pas écrit dans la tradition de ceux où l'on suit un personnage principal et le déroulement plus ou moins linéaire d'une trame. . . Il s'agit plutôt d'une sorte de patchwork : tous les personnages ont quelque chose en commun, quelque chose qui les relie entre eux, comme le fil qui unit les différentes pièces du patchwork. C'est une réflexion qui va au-delà du personnage qui nous est proposée. Soledad Puértolas se sert de son pouvoir de narratrice pour nous permettre d'avoir une vision kaléidoscopique d'une même situation, d'un même événement. Elle nous donne la possibilité de connaître le ressenti de plusieurs personnages. Au fil du texte, et grâce aux multiples changements de narrateur, on mesure que chaque personnage est sur les traces de quelque chose, que le passé l'envahit ou que, du moins, chacun prend conscience qu'il a besoin de son passé pour se construire. Le livre se développe sur cette base, les personnages qui composent ce microcosme ont tous un lien, soit dans le présent, soit dans le passé (ou les deux).

C'est le (f)utile qui compte le plus, qui est le plus utile à la narration. En effet, qui peut se vanter de n'être entouré que de ce qui est exclusivement utile ? De plus, ces souvenirs sont utiles puisqu'ils nous permettent d'évoluer. Ils sont comme les jalons qui ponctuent notre avancée.

Nous sommes tous attachés à certains objets, à certains lieux pour des raisons qui nous sont propres. C'est ce que nous donne à entendre Soledad Puértolas à travers ce texte qui travaille sur l'oubli, la transmission et le retour du souvenir. De plus, ce manteau d'astrakan est symbolique car beaucoup de mères en possédaient un et leurs filles ont refusé d'en hériter comme elle l'explique dans la revue *Chic* d'août 2005 :

Esas ideas de la pérdida de un abrigo de astracán te da un reflejo de lo que es mi generación. Muchas madres de clase media tuvieron un abrigo de astracán como éste y sus hijas nos negamos a heredarlo porque rechazábamos las pieles por varias razones. Por eso lo perdimos.

C'est l'histoire du reste, du reflet : le reflet de l'autre dans un objet. Mar part en quête de ce manteau parce que c'est quelque chose qui la rapproche de sa mère, parce que cet objet est comme une partie de sa mère qui est toujours là. Elle a l'impression qu'en le retrouvant, elle pourrait rejoindre un peu sa mère. En effet, son souvenir est associé à cet objet. On ne sait pas si ce manteau était important pour sa mère ou non, cela n'a pas d'importance : ce que ressent chaque personnage est ce qui compte le plus. Pour Mar, cet objet fait partie de son souvenir et c'est pour cette raison qu'elle va se mettre en quête. Que sont les souvenirs sinon des jalons qui sont les témoins de notre progression. Des éléments qui tranquilisent, qui rassurent parce que, pour évoluer, on a besoin de bornes, de repères. Le souvenir est quelque chose de très personnel : chacun garde en mémoire des événements marquants mais il les choisit selon sa sensibilité, selon l'importance qu'il leur donne.

Ce manteau n'est pas le seul protagoniste du texte, mais il permet d'établir les liens essentiels entre les personnages : il est le fil conducteur, le chemin qui guide le lecteur. Car, dès qu'il ouvre ce livre, lui aussi part en quête. Comme très souvent dans l'œuvre de Soledad Puértolas, le lecteur doit mener une enquête. Une investigation dans le quotidien de divers personnages qui composent la magnifique mosaïque de la vie. L'auteur nous confie divers moments, divers gros plans. C'est une sorte d'éloge du hasard (de ce qui peut arriver quand on cesse d'avoir peur de ce qui peut arriver). Une façon de nous montrer que le monde n'est pas si grand et que nous avons tous beaucoup en commun. Soledad Puértolas nous guide sur les traces de différents personnages qui cherchent, qui se cherchent à travers différents moments de la vie, des sensations particulières. Elle nous confie les sentiments, les impressions, les ambitions des personnages, leurs inquiétudes aussi comme pour nous suggérer que nous sommes tous tellement semblables malgré nos différences. Elle nous présente la trajectoire de différents protagonistes pour que nous réfléchissions à la nôtre.

Les personnages qui nous sont présentés plus particulièrement dans ce roman sont quatorze et on peut comprendre que chacun essaye de suivre sa voie, ils sont tous positifs,

aucun ne juge les autres. Leurs sentiments sont bienveillants : ils ne veulent qu'une chose, se sentir bien avec eux-mêmes. Parvenir à accepter leur vie.

La famille Campos est la plus présente dans ce livre étant donné que tous les personnages qui nous sont présentés les connaissent et font partie de leur vie.

Le premier personnage est Mar : la première de nos narratrices. Elle nous parle de sa famille. Son mari s'appelle Pablo, elle l'évoque assez peu. Elle a trois sœurs : Blanca, Estrella et Malica et cinq frères (mais elle ne mentionne que Julio et Ignacio) que nous connaissons un peu mieux dans la suite de la narration puisque d'autres personnages vont les évoquer également. La recherche du manteau surgit comme une nécessité, un besoin soudain. Elle parle du vide que laisse l'absence de sa mère dans leur vie. Elle évoque son père : Florencio qui était photographe. Ce renseignement est essentiel parce que ce roman est construit comme un album photo. Le protagoniste central de la photo est chaque fois différent, d'une photo à l'autre, on retrouve en tant que personnage secondaire un personnage qui occupait auparavant le rôle central. On a la sensation de pouvoir entrer dans les photos : à des moments différents, on peut savoir ce que ressentent les personnages, comment ils voient, analysent leur réalité. Le lecteur fait à travers le texte le parcours de Mimí et Palmira quand elles entrent chez Florencio Campos parce qu'il y a une inondation dans son appartement. En effet, elles y vont pour rendre service mais, en même temps, elles ne peuvent éviter de regarder tout ce qui compose cet appartement et, ce qui marque Mimí (la voisine de Florencio depuis toujours), c'est la présence de ces photos encadrées qui sont les résumés de toute une vie.

Ce récit nous permet d'accéder à divers points de vue, à la possibilité de voir une situation sous différents angles. Il nous est permis de voir une situation de l'extérieur. Ce qui ne nous est jamais donné à vivre. C'est une réflexion sur la vie en général et plus précisément encore sur la relation à la mère. On se rend compte comme Mar au fil de ce livre qu'on ne connaît jamais totalement ceux qu'on aime. Même notre mère, qui est une des personnes que nous pensons le mieux connaître, nous ne la connaissons pas totalement.

On comprend également que l'auteur est une mère qui recherche sa mère. En effet, par moments, on a des personnages qui pensent à leur mère, à la relation qu'ils ont avec elle. Cela arrive à presque tous les personnages du texte. Et il y a aussi une mère, Gracia Caballero (la femme de Julio Campos et donc la belle-sœur de Mar) qui veut parvenir à connaître son fils Ramón. Personne ne semble trouver sa place et ils fuient tous les uns des autres comme pour échapper à cette famille où ils ne se sentent pas bien. Après une longue réflexion et un coup de fil assez surprenant (elle apprend que le surnom de son fils est Japi de l'anglais Happy alors qu'à la maison il est totalement éteint), elle mesure qu'elle ne connaît pas son fils, qu'il est un inconnu pour elle et elle en souffre terriblement. Elle essaye de se rapprocher de lui, de le connaître davantage et commence par l'appeler Japi, elle aussi. Elle voudrait parvenir à communiquer avec son fils comme elle arrive à le faire avec un inconnu dans le parc. Elle désire se sentir utile en tant que mère. Elle voit tout avec ses yeux de mère,

comprend sa belle-sœur Mar quand elle vient fouiller dans ses armoires pour vérifier qu'elle n'a pas le manteau de sa mère, ne la juge pas et va même jusqu'à la comprendre, elle parle de « sobrellevar el vínculo roto, la muerte de su madre ». Elle analyse cette situation en tant que mère ou en tant que fille qui a perdu sa mère. Cependant cet épisode qui pourrait paraître anodin la fait se remettre en cause en tant que mère, se poser des questions. Elle semble y parvenir : la fin est positive, chaque personnage qui compose cette famille semble avoir trouvé sa place à la fin du récit.

Ce roman est aussi dans la lignée de *Burdeos* par sa construction et de *Con mi madre* par sa thématique. C'est une réflexion sur la mère, les mères, qu'est-ce qu'être mère, quelle est la relation que nous avons avec notre mère et, par extension, c'est également une réflexion sur la vie en général et le sens qu'on lui donne.

La construction du texte est intéressante : il a une structure circulaire puisque le premier cliché qui nous est proposé est celui de Mar en quête du fameux manteau et le dernier est un cliché assez semblable même si, entre temps, on a eu des nouvelles de Mar à travers d'autres interlocuteurs et on sait qu'elle a fait un cheminement personnel d'acceptation très important. (en espagnol on dit « rizar el rizo » : les boucles du récit correspondent à celles de l'astrakan qui en constitue le matériau narratif). À travers les quinze chapitres qui composent le roman, on découvre treize autres personnages. Ce sont les protagonistes principaux, ceux sur qui l'auteur a décidé de donner un coup de projecteur mais il y a aussi des personnages secondaires transversaux : on les retrouve d'un texte à l'autre sans qu'ils soient jamais au cœur d'un récit. Bien qu'ils se trouvent au second plan, ils sont indispensables à la création d'un vaste univers narratif et restent des pistes inexplorées par l'auteur. Parmi eux, il y a la fameuse Palmira qui est la concierge avec laquelle la mère de Mar s'entendait si bien et à qui elle a offert le manteau tant recherché, il y a également le médecin qui devient fou appelé Máximo dont on parvient à connaître l'histoire à travers différentes anecdotes dispersées dans les conversations des personnages. Malgré son apaisement, Mar ressent le besoin de rendre visite à Palmira à la fin du texte. En effet, elle a appris que celle-ci avait ouvert un magasin de retouches et elle a peur qu'elle ne vende ce manteau qui lui est si cher. Elle repart sereine : Palmira s'en est fait une veste... Après tout, sa mère a donc eu raison, cette femme est digne du cadeau qu'elle lui a fait. Le bilan de cette expérience semble être que nous ne connaissons ni notre mère, ni personne, mais ici, cependant, la narratrice et Soledad Puértolas, savent, mesurent, comprennent, sentent ce qu'elles ont reçu, ce que la mère a donné et continue à donner : le désir de vivre avec plus de bonheur et d'aisance. Qu'autrui soit « inconnu » devient donc acceptable et non plus tragique ; on cesse d'avoir peur de l'inconnu.

Dans certains articles (c'est le cas, par exemple, de « Rutinas de la clase media española », *Leer*, n° 164, julio-agosto 2005), la critique a assimilé Mar à Soledad Puértolas. On peut en effet dire que ce personnage a des points communs avec l'auteur (comme beaucoup de ses personnages) puisqu'elle aussi est sur la voie de l'acceptation du deuil de sa mère. Mais, en même temps, elle ne peut pas être Mar, on ne peut pas la limiter à être Mar parce qu'elle a également beaucoup de ses autres personnages. Soledad Puértolas a changé dans sa manière

d'écrire depuis la mort de sa mère, elle met de plus en plus d'elle-même dans ses textes. Elle a donné à Mar sa passion pour la natation comme elle l'a également mise en Irene. Elle répond elle-même à cette question dans une interview de 1997¹ quand on lui a parlé de la tendance à identifier l'auteur et le personnage : « Es increíble, es una cosa que te indigna, esa mirada tan cicatera, tan absurda... Porque aunque fuera cierto que mi personaje y yo nos parecemos, ¿qué más da ? [...] Finalmente encontré ese otro yo allí hablando, y entonces ya no me importó ponerle cosas mías, como la afición a nadar, porque sé perfectamente que no soy yo. » Son rôle est contenu dans son prénom : Mar : mer : mère : ampleur, espace (narratif aussi) : nager « d'une aile vigoureuse » dans le récit. Ce livre est dans la lignée de ses romans les plus personnels, mais il a également beaucoup à voir avec le conte ou le récit court, comme si un univers fictionnel cohérent devenait réalisable à partir d'unités à la fois fragmentaires et reliées comme les personnages des textes.

La comparaison avec *Burdeos* est presque amusante parce que la Soledad Puértolas qui a écrit *Burdeos* a parcouru un chemin personnel très important pour pouvoir écrire *Historia de un abrigo*. Je ne veux pas dire que *Burdeos* n'est pas une très grande œuvre mais l'auteur s'y efface. Elle ne recherche pas de complicité avec le lecteur. Elle lui confie une œuvre mais l'échange se limite à cela. On a une sensation de froideur qu'on ne ressent plus depuis que Soledad Puértolas a perdu sa mère. Elle part à sa recherche dans le texte même et nous emmène avec elle comme des complices alors qu'auparavant elle se préoccupait beaucoup moins du lecteur. On se rend compte que maintenant Soledad Puértolas est prête à relier ses différentes trajectoires narratives. La preuve la plus manifeste est qu'elle soit parvenue à inclure deux récits précédemment publiés dans ce texte. Il s'agit de « Pisando jardines » qui est ici le chapitre 5 et qui avait été publié dans *Orosia. Mujeres de sol a sol*, un ouvrage collectif de 2002 et « Manuscrito encontrado en Nueva York » qui a été intitulé ici simplement « Nueva York » et constitue le chapitre 12 qui avait été publié dans *I♥NY. Diez autores en busca de una ciudad* en mars 2002 suite au choc qu'a représenté la catastrophe des tours jumelles. Ces textes sont parfaitement fondus dans la trame narrative et ne sont pas plus marginaux que les autres qui composent ce roman. On a maintenant dans une seule œuvre l'auteur de contes, de romans et d'autobiographies en paix avec elle-même et apaisée. Le lien est d'ailleurs fait matériellement à travers le personnage d'Amalia qui était déjà présent dans *La Señora Berg* : elle était présentée comme une amie de la Señora Berg séparée deux fois qui recherche toujours les aventures. Dans *Historia de un abrigo*, on la voit d'abord dans un hôpital de New York après que son mari Bobby l'a battue et ensuite on la retrouve en voyage avec Blanca à Venise. On peut également remarquer comment Soledad Puértolas revient sur le passé. En effet, l'Amalia protagoniste de *La Señora Berg* est plus âgée que celle que l'on trouve ici. Dans plusieurs de ses œuvres, Soledad Puértolas reprend certains de ses personnages et renforce donc son monde romanesque. Elle fait dans son œuvre ce qu'elle fait ici dans un seul roman à savoir consacrer un récit à un protagoniste qui était secondaire dans le précédent. C'est le cas par exemple de Olga Francines qui est l'éditrice de Gracia dans *Días del Arenal* et que l'on

¹ *Qué leer*, julio-agosto 1997.

retrouve comme personnage principal de *Una vida inesperada*. Son œuvre est comme une grande mosaïque dans laquelle on trouve certaines constantes qui sont nos manteaux, nos points de repères et des surprises qui mettent du piment dans notre vie de lecteur.

Son œuvre comprend de nombreuses thématiques récurrentes comme le quartier Chamberí auquel Soledad Puértolas est très attachée car elle y a vécu avec ses parents depuis ses quatorze ans et sa mère y a terminé sa vie. (Le bar-librairie tenu par ses enfants « El bandido doblemente armado » s'y trouve d'ailleurs). La maladie est également très importante parce que c'est pendant qu'elle avait le typhus qu'elle a appris à lire et, comme elle était en quarantaine avec sa mère, la littérature et son amour pour sa mère sont très liés. C'est sans doute ce qui explique *Historia de un abrigo*. Enfin, la natation qui est également une passion familiale qu'ils pratiquaient tous ensemble pendant les vacances d'été à Pamplona et qui marque toute l'œuvre de Soledad Puértolas. Tous ces thèmes sont liés à des souvenirs et sont une façon pour l'auteur de se rapprocher de sa mère, en se remémorant des moments qu'elles ont partagés.

Selon Soledad Puértolas :

El cuento trata de una verdad, tiene un centro (a diferencia de la novela que puede tener varios centros) y su final es tanto una conclusión como una invitación a volverlo a empezar, o a empezar otra cosa. Exactamente como ocurre en los relatos de las mil y una noches, a un cuento le sucede otro. El cuento lleva el germen de algo y cuando acaba, no se acaba. Está destinado a permanecer, a volver a ser contado, a ser inmortal. Pero sólo la verdad es inmortal.²

On peut donc se demander si l'insertion de deux récits courts dans un texte romanesque invite à remettre en cause la question de la différence entre ces deux pratiques narratives. On voit bien ici, en effet, que les composantes de ce qui a été unanimement désigné comme roman par tous les critiques et par l'auteur elle-même peuvent avoir une existence propre et figurer dans d'autres ouvrages en tant que contes. Cette réussite littéraire d'émulation des genres est à mon avis très positive. On tend vers autre chose, un autre type d'écrit qu'il est difficile d'enfermer dans un genre préconçu et cela suppose une grande richesse et également une évolution.

En revanche, la citation de Julio Cortázar³ semble s'appliquer au thème de *Historia de un abrigo* :

La novela y el cuento se dejan comparar analógicamente con el cine y la fotografía, en la medida en que una película es en principio un « orden abierto », novelesco, mientras que una fotografía lograda presupone una ceñida limitación previa, impuesta en parte por el reducido campo que abarca la cámara y por la forma en que el fotógrafo utiliza estéticamente esa limitación.

J'imagine assez difficilement comment on pourrait faire un film de ce roman mais ce n'est pas non plus une seule photo. La seule caractérisation qui lui conviendrait est celle d'album photo. Un album photo est-il plus proche du film ou de la photo ? On pourrait penser à une

² *Escribir y Publicar* n° 39.

³ *Ibid.*

suite de scènes ou de courts métrages dans lesquels on retrouverait les mêmes personnages. Cette mosaïque ferait un film qui nous donnerait à réfléchir : il reviendrait au spectateur de lui donner sa cohérence. La temporalité, contrairement à ce qui se passe dans *Burdeos* ou dans toute son œuvre quand on retrouve un personnage qu'on a pu découvrir dans un autre texte, est ici parfaitement respectée. Tout est ordonné chronologiquement. C'est justifié par le fait que Soledad Puértolas veut nous montrer des personnages dans leur évolution, des personnages qui grandissent, qui acceptent toutes les composantes de la vie. La Mar de la fin du roman est beaucoup plus sereine, Gracia semble avoir saisi sa chance et être capable de communiquer avec son fils qui a l'air très à l'aise quand Eva le rencontre à New York. Tous les personnages du roman reviennent sur le passé pour avoir un avenir meilleur. C'est incontestablement le roman le plus positif que Soledad Puértolas ait jamais écrits. Le fait que deux textes qu'elle a écrit en 2002 y soient inclus est aussi une façon de montrer que ce roman l'a aidée à avancer. Elle est revenue sur ces textes pour accepter son deuil et, à travers cette œuvre, elle nous communique la difficulté de comprendre sa mère, la difficulté d'être mère également.

Le mystère est également très important dans cette œuvre : chaque personnage est un inconnu, quel que soit le lien que l'on ait avec lui, il restera un inconnu. C'est particulièrement remarquable dans le cas de Rubén Torres au quatrième chapitre. En effet, il croit pouvoir trouver en son ami un interlocuteur idéal et il se trompe. Il est déçu par celui-ci. Cette femme qui était une parfaite étrangère pour lui (Gracia) l'a beaucoup mieux écouté. On le remarque aussi pour la famille : Celia souffre du fait que sa sœur jumelle soit malade mais ne parvient pas à l'aider, Eva redécouvre sa sœur Amalia quand elle va la voir à New York et se rend compte qu'elle n'a pas su voir ce qui lui arrivait. Même pour ceux qu'on aime le plus, qui comptent le plus pour nous, on ne sait pas toujours écouter, voir, être attentif à leurs attentes. On est parfois plus gentil avec des inconnus qu'avec les gens qui comptent vraiment pour nous parce qu'ils nous disent les choses clairement, parce qu'à ce moment là, on est plus disponible. Il y a en effet beaucoup de l'ordre de la temporalité dans le déroulement de la vie : il faut que les choses arrivent au bon moment, que les moments difficiles des autres coïncident avec les moments où nous sommes disponibles. C'est le hasard qui décide pour nous. Nous n'avons pas toutes les clés en main pour agir. Le hasard est prépondérant dans ce texte. Toutes les rencontres en sont le fruit et, quand on y pense, beaucoup de choses sont de l'ordre du hasard. Qu'est-ce que l'on contrôle totalement dans notre vie ? Presque rien. Et heureusement ! Si on pouvait prédire ce qui va nous arriver, la vie vaudrait-elle la peine d'être vécue ?

Il y a également des références à la musique et au cinéma dans cette œuvre : Malica, après avoir été boulangère dans le village de Celia pendant un an, s'est séparée de son mari et est d'abord devenue actrice et ensuite directrice de tournage. Les allusions sont précises : on sait que Robe écoute du jazz quand il est à Madrid, on connaît même les noms des chanteurs qu'il écoute, Mimí trouve que Palmira ressemble à Vivian Leigh dans *Autant en emporte le vent*. Ces précisions nous permettent de visualiser la scène, de comprendre immédiatement sans avoir recours à une description précise ce à quoi l'auteur fait référence. C'est aussi une façon de marquer une certaine complicité, de montrer une certaine proximité entre l'auteur

et le lecteur. C'est également une manière d'ancrer le récit dans le présent. C'est un texte résolument moderne inscrit dans une temporalité précise. On peut cependant affirmer que, dans le même temps, le texte est assez atemporel : les références précises qui nous sont données sont des œuvres consacrées et plusieurs générations peuvent les connaître. On n'a pas de dates ni de références à des événements particuliers qui pourraient nous aider à situer clairement l'histoire. Il s'agit d'une temporalité diffuse comme si le temps n'avait d'importance qu'entre les personnages. On sait par exemple que Robe était à New York un an avant d'être à Madrid mais on ne sait pas du tout quand cela aurait pu se produire et ce détail n'a pas d'intérêt dans le déroulement du récit. On connaît les différences d'âge des personnages les uns par rapport aux autres. Par exemple, quand elles sont à Venise, on sait que Blanca a quarante-huit ans, Amalia trente et Elena trente-cinq mais on ne sait pas quand elles ont fait ce voyage. Cela montre donc que l'auteur ne veut pas préciser, que les dates n'ont pas d'importance dans ce récit. On pourrait même aller jusqu'à penser qu'ancrer le récit dans un temps précis serait un contresens puisqu'il semble clair que Soledad Puértolas confie au lecteur des histoires personnelles qui doivent le faire réfléchir sur sa propre existence, par conséquent, l'universalité de ces récits doit sans doute passer par un flou temporel qui permette au lecteur de se sentir proche des personnages même s'il lit le roman dix ans après sa parution.

Le voyage est très présent dans ce roman : Venise, New York, Formentera, Manchester, Madrid sont les destinations les plus claires mais tous les personnages voyagent en quelque sorte : du passé au présent et du présent au passé vers le futur. Ils voyagent dans leur vie, dans l'espace : depuis chez eux jusqu'à chez leurs parents ou depuis chez eux jusqu'à chez leurs enfants, ils vont de leur monde au monde des autres, de ceux qu'ils aiment. Chaque personne est un monde en soi et autour d'elle gravitent d'autres mondes qui sont les personnes de son entourage. C'est la première fois que Soledad Puértolas parle de voyage d'une façon aussi positive : ce roman est un voyage de la fille à la mère. Retrouver sa mère à travers les pages des aventures qu'elle écrit. Elle a toujours affirmé qu'elle n'aimait pas voyager et maintenant elle voyage sans cesse parce qu'elle doit redécouvrir le monde sans sa compagne de voyage, sans celle qui lui a donné la vie, sans celle qui a fait partie de son monde depuis le premier jour.

Étant donné la polyphonie de ce roman, on peut comprendre cette affirmation de Soledad Puértolas :

Si no escribiera las frases que acuden a mi cabeza, podría volverme loca.⁴

Chercher la mère perdue : n'est-ce pas le secret, pour les féminités créatrices, d'une narrativité sans fin ?

⁴ *Qué leer*, Especial Verano 1999.

TEXTES DE RÉFÉRENCE

PUÉRTOLAS, Soledad, *La señora Berg*, Barcelone, Anagrama, 1999.

—, *Con mi madre*, Barcelone, Anagrama, 2001.

—, *Historia de un abrigo*, Barcelone, Anagrama, 2005.

<http://soledadpuertolas@free.fr>